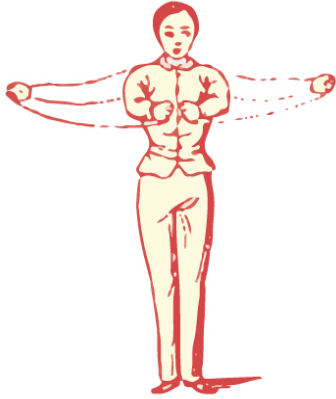


Myriam Chérel interviewe Dominique Miller



C'est avec grand plaisir que « Lacan sens dessus-dessous » fait sa rentrée avec Dominique Miller, psychanalyste membre de l'ECF et de l'AMP, qui a choisi pour nous un extrait de l'« Acte de fondation » de Jacques Lacan : « aussi seul que je l'ai toujours été dans ma rapport à la cause psychanalytique ¹ ».

Dominique Miller — C'est une phrase à laquelle je pense très souvent. Cette phrase concerne bien sûr la psychanalyse, mais elle dépasse le rapport à la cause analytique. Le « aussi seul que je l'ai toujours été » renvoie à une position fondamentale de l'être humain : être seul. Il y a toujours l'Autre, qui a besoin d'être consisté, d'être incarné, mais qui réellement n'existe pas.

Myriam Chérel — L'Autre est une interprétation de chacun.

D. M. — Exactement. C'est une interprétation multiple, tout à fait différente selon les moments de la vie, parfois même selon les instants de la vie. Cela dit bien que l'Autre ce n'est pas l'Autre avec un grand A ; le résultat de cela c'est le « aussi seul ». Cette phrase je l'ai lue très tôt, en découvrant Lacan, et cela a résonné chez moi pour toujours.

M. C. — Voudriez vous bien nous dire ce qui a résonné chez vous aussi fort ?

D. M. — J'ai une histoire personnelle qui fait que, pour moi, j'ai été seule jusqu'à l'âge de vingt ans. Lorsque j'ai rencontré cette phrase, j'avais vingt-sept ans et j'avais déjà commencé une analyse. Cette analyse a confirmé encore davantage le *aussi seule que je l'ai toujours été*, et le fait que je le serai toujours. Il fallait que je traite cela, car c'est une position qui peut être dépressive. J'ai toujours fait en sorte qu'elle ne le soit pas, c'est-à-dire que j'en ai fait un levier de vie, un levier de désir, un moteur, quelque chose qui me permette, comme on dit, de rebondir – un plongeur où on rebondit et où on s'élève. Je pense donc que la psychanalyse nous apprend, moi je l'ai su très vite, que nous sommes seuls, que nous l'avons toujours été, et que nous le serons toujours.

M. C. — Cette phrase vient en résonance avec le fait que *l'analyste ne s'autorise que de lui-même* ². Mais comment peut-on fonder une École et que ce soit à partir du *seul* ?

D. M. — C'est vrai que le « aussi seul » est fondé – c'est le cas de le dire –, parce que dans notre rapport à la psychanalyse et à la cause analytique, nous sommes seuls. Nous sommes seuls dans une analyse, nous sommes seuls à deux, c'est-à-dire que quand quelqu'un ne veut pas faire une analyse même quand il est sur le divan, il ne la fait pas, et quand il est décidé à la faire, l'analyste est là pour essayer de le stimuler, voire lui donner des impulsions fortes pour pouvoir trouver de nouveaux élans, mais il la fait seul. « Aussi seul que je l'ai toujours été dans mon rapport à la cause analytique », c'est aussi seul qu'on l'est tous par rapport à l'inconscient. C'est bien sûr le cas dans sa cure, mais aussi quand on est analyste : on est seul avec le patient, et rien ne nous garantit que l'acte que l'on croit faire est un acte analytique,

¹ Lacan J., « Acte de fondation » (1964), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

² Cf. Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 247.

qu'il est dans un rapport de vérité par rapport à l'inconscient de l'analysant. Si on vérifie auprès d'un autre analyste comme on le fait dans un contrôle, cet acte ne sera validé d'aucune manière. Je pense que ce que l'on appelle l'acte analytique nous dépasse toujours un peu, on peut vouloir le réfléchir après-coup – ce qu'on fait en contrôle ou en écrivant, en travaillant un cours ou une conférence –, mais l'acte analytique est un acte solitaire.

M. C. — Donc avec quelques autres ?

D. M. — Bien sûr avec quelques autres, parce que, par contre, étant donné la force de la solitude du rapport à la cause analytique, il faut que chaque analyste ait une École, cherche des garanties, qui ne sont jamais totales, pour essayer de faire en sorte que ces solitudes se réunissent, gravitent ensemble autour d'une même cause pour essayer d'en dire quelque chose et, je crois aussi, pour soi-même vérifier que l'acte, les actes que nous faisons dans notre cabinet solitaire peuvent être d'une certaine manière ou d'une autre validés. Il ne s'agit pas de demander aux autres de les valider, mais qu'ils le soient à nos propres yeux. Mettre en correspondance, en coïncidence les autres pratiques des collègues, les autres récits cliniques permet de voir s'il y a de temps en temps une résonance, des échos avec ce que l'on a pu rencontrer. Une position, des actes personnels, peuvent alors nous apparaître comme étant des erreurs et être corrigés, avec l'idée que l'erreur est un lapsus, un acte manqué dont on peut tout à fait faire quelque chose. Il ne s'agit pas de redresser l'erreur, mais de s'en servir comme étant une parole de vérité, un acte de vérité par rapport à l'inconscient. D'où encore cette idée qu'on est seul pour prendre acte de ce qui a pu valoir comme vérité dans le lapsus, dans l'acte manqué que l'on a pu commettre dans une direction de cure.

M. C. — Vous avez dit que la solitude est tellement massive quand on s'oriente du discours analytique qu'il faut une École. Pas pour la reconnaissance mais, comme on peut aussi le lire dans l'« Acte de Fondation » de École, pour travailler ensemble.

D. M. — Lacan parle tout de suite du cartel.

M. C. — Il fonde en même temps deux instances institutionnelles, la passe et le cartel. La passe renvoie vraiment à la solitude, et le cartel au travail à plusieurs.

D. M. — La passe c'est la solitude, mais transmise et mise à l'épreuve d'un jury qui décide de ce en quoi cette solitude peut servir de témoignage pour la psychanalyse en général. Elle peut avoir un effet de vérité sur un plan plus universel, plus collectif – un effet de savoir sur la psychanalyse elle-même, une sorte de résonance presque universelle. Le cartel c'est un groupe de travail. Il faut bien dire que ce n'est vraiment pas confortable d'être seul ni par rapport à une pratique analytique, ni même par rapport à la lecture des textes, du texte lacanien ou des textes des psychanalystes. Il s'agit de confronter l'interprétation solitaire à d'autres interprétations solitaires. Il me semble qu'un cartel qui fonctionne est celui où l'interprétation singulière, non pas concorde avec les autres, mais plutôt résonne avec d'autres interprétations solitaires et peut permettre des associations sur notre interprétation théorique ou même une interprétation analytique. Je ne pense pas que le groupe soigne de la solitude. Je pense qu'il apporte peut-être de temps en temps un peu d'illusion d'être ensemble. Mais l'*être ensemble* ne gomme pas la solitude, et je ne pense pas d'ailleurs que c'était l'idée de Lacan.

M. C. — C'est une position éthique.

D. M. — Absolument, il faut dire le mot. C'est une position éthique de savoir que non

seulement on est seul, mais qu'il faut l'être. L'éthique c'est un « il faut » non pas moral, mais pour être au plus près de la cause analytique.

M. C. — De fait, comment saisir que pour la passe, il a aussi créé la commission de la garantie et pour le cartel le plus-un ? Car il n'avait pas pour autant l'idée qu'il y en aurait qui sauraient plus que d'autres, il combattait cela.

D. M. — Qu'est-ce que c'est difficile d'être lacanien ! C'est difficile parce que là où on pourrait penser qu'on trouve un peu de garantie, un peu de légitimité en faisant partie d'une École lacanienne, il n'y en a finalement pas. D'ailleurs l'École de la Cause freudienne et l'Association mondiale de Psychanalyse sont connues pour ne pas laisser beaucoup d'illusions aux psychanalystes. Lacan le premier, et Jacques-Alain Miller ensuite ont toujours combattu pour qu'on ne s'imagine pas être dans une position confortable de hiérarchie. Le plus-un, ce n'est pas une position de maîtrise.

M. C. — Ce n'est pas non plus une position de savoir. À partir de la solitude alors ?

D. M. — Il ne faut pas en rajouter non plus du côté de cette solitude, il ne faut pas en faire une position de jouissance mais plutôt un moteur de désir de savoir par rapport à l'inconscient, avec une véritable humilité qui fait qu'on n'en sait jamais assez pour soi-même. L'École et la psychanalyse ne font pas le tour de l'inconscient. Une cure analytique ne nous permet jamais de venir à bout de ce qu'on peut savoir de notre point d'horreur, de ce qui fait le rapport à la cause, le rapport à l'objet *a*. Ce n'est pas le savoir qui va neutraliser de façon définitive son action maléfique, mortifère. Bien sûr, on a un certain savoir et donc on peut de temps en temps avoir le sentiment de maîtriser l'ironie de ce savoir, se dire « Tiens ! Là de nouveau, je vais du côté de mon symptôme, du côté de mon travers et de la pulsion de mort ». Ce regard sur le fait qu'on y aille n'empêche pas qu'on y aille. C'est en cela que la psychanalyse ne permet pas de venir à bout de l'inconscient et de la cause analytique. Et le produit, l'effet, la répercussion de cela, c'est une École, qui n'a certainement pas comme projet de vouloir et de pouvoir neutraliser l'inconscient, ni le symptôme, ni la discordance inhérente au *parlêtre*. C'est pour cela que nous sommes tellement en lutte contre toutes les pratiques de parole qui voudraient laver le sujet de sa discordance. Loin de là la position de Lacan. Parler de la cause analytique, c'est parler du désir. C'est chercher pour chacun comment le désir peut être plus fort que la pulsion de mort, par la psychanalyse.

M. C. — J'entends le titre d'un de vos livres, *La psychanalyse et la vie*.

D. M. — Oui, c'est un livre très personnel où j'ai essayé de dire cela.

M. C. — Vous y parlez vraiment de la béquille, de la bricole de chacun, et du fait qu'il s'agit de trouver avec l'analyse un « savoir y faire avec » plutôt que l'éradication du symptôme.

D. M. — Absolument. Je n'ai pas bougé. Et j'espère être à peu près fidèle à la lettre lacanienne ; c'est toujours ce que je lis dans les textes de Lacan. Le texte de l'« Acte de fondation » de l'École est vraiment créateur de la pensée lacanienne, de la clinique lacanienne, de la psychanalyse lacanienne. « N'oublie pas que tu es toujours seul dans ton rapport à la cause analytique ! N'essaie pas, par ce besoin d'agrégation avec d'autres psychanalystes, de vouloir faire taire cette solitude dans la cause analytique ! Ce serait faire taire l'inconscient, vouloir neutraliser l'inconscient ! » Et donc fermer son accès par des réponses qu'on connaît bien, qui sont celles de *l'ego psychology* ou des courants cognitivo-

comportementalistes.

M. C. — Je voudrais revenir sur un point que vous avez soulevé. L'analyse conduit, vous l'avez rappelé, à s'apercevoir qu'on est seul, que l'Autre n'existe pas. Lacan dit aussi qu'il peut y avoir une position dépressive à la fin de l'analyse. Cela résonne avec ce que vous disiez : « il s'agit de ne pas en faire un mode de jouissance ». Pouvez-vous en dire un peu plus ? D'autant que les derniers témoignages d'AE avaient l'air joyeux...

D. M. — Oui, ils parlent d'enthousiasme. Mais il ne s'agit pas non plus d'en faire un mode de jouissance. On pourrait vouloir faire la promotion de son symptôme et de son trait singulier, le transformant en une sorte de trait de caractère en disant « je suis comme ça » – ça, c'est-à-dire ce trait symptomatique – avec une sorte de suffisance. Ou, pour le dire autrement, faire une sorte de promotion de soi comme déviant, dire que tout est dit quand on a donné la formule de son symptôme et s'identifier à la formulation de celui-ci avec un certain cynisme. Ce serait une position de jouissance, qui empêcherait d'entendre ses propres patients – et surtout quand ils viendraient coïncider avec cette position de jouissance –, mais aussi d'entendre les collègues, les échos analytiques. À vouloir s'identifier à cette solitude-là, on serait bien loin du résultat qu'on aurait cru acquérir en concluant sur cette solitude. On lui redonnerait consistance, là où elle n'a pas de consistance si elle n'est pas dépressive. C'est un point important. Le résultat de la psychanalyse c'est un solde où on apprend que ce qui nous constitue c'est beaucoup plus une topologie du vide, du trou, du manque, du rien – et c'est pour cela que je m'intéresse à la question de la féminité. À partir de là, on trouve un rebond subjectif et on est créatif. Vouloir faire consister sa solitude serait justement se priver de ce à quoi le vide nous force, nous contraint, à aller toujours plus du côté d'un savoir nouveau, d'une création nouvelle, autour de réponses que l'on invente et non pas de réponses que l'on irait trouver dans des solutions identificatoires ou dans un savoir universitaire. C'est vraiment le propre de la psychanalyse. Il y a quelque chose du puits sans fond de la cause analytique. Ne pas croire qu'on pourra jamais faire le tour de l'inconscient, c'est accepter cette vacuole qui est au fond de soi, au fond de son être, et qui fait que de temps en temps on peut retomber du côté de son fantasme fondamental ou remettre en action son symptôme sur son versant masochiste, et réactiver la pulsion de mort. Mais l'analyse nous démontre qu'on peut mobiliser un désir inouï, un désir qui n'est jamais résolu, c'est-à-dire qui n'a jamais trouvé réellement sa solution pour vivre tranquillement, un désir qui n'est jamais tranquille. Et la solitude, si on ne la vit pas du côté de la jouissance, si on en fait une sorte de recel de désir, on peut toujours en tirer un peu de force inventive. C'est ce en quoi, à la place de la jouissance, je peux en faire une mystique.

M. P. — Vous parliez justement du lien avec la féminité, pour le pas-tout ?

D. M. — Il me semble que cela concerne un certain nombre de femmes psychanalystes. En tout cas, il me semble que c'est mon savoir-y-faire, la mystique de cette vacuole. Ne jamais oublier ce pas-tout que l'on est – surtout quand on est psychanalyste, mais aussi quand on est un être humain, une femme en particulier –, aller dans ce pas-tout, dans cette vacuole, en faire un ressort d'existence, et donc d'existence qu'on invente au jour le jour. C'est une petite existence et c'est en cela qu'il y a une dimension d'humilité. Cela ne fait pas de soi un héros social, mais peut-être qu'il y a une dimension héroïque singulière de chaque sujet de l'inconscient quand il aboutit à ce savoir sur ce trou de l'inconscient, sur l'insu à jamais là, toute la vie.

M. C. — Merci Dominique.